

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

CLÉMENT JUGLAR

**Influence des crises commerciales sur l'état économique
(comparaison des tableaux des divers relevés statistiques aux
époques de prospérité, de crise et de liquidation)**

Journal de la société statistique de Paris, tome 37 (1896), p. 243-253

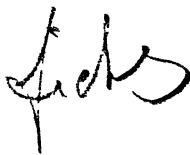
http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1896__37__243_0

© Société de statistique de Paris, 1896, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>



II.

INFLUENCE DES CRISES COMMERCIALES SUR L'ÉTAT ÉCONOMIQUE (1).

(COMPARAISON DES TABLEAUX DES DIVERS RELEVÉS STATISTIQUES AUX ÉPOQUES
DE PROSPÉRITÉ, DE CRISE ET DE LIQUIDATION.)

Pour comprendre et suivre sur les bilans des banques le mécanisme des crises commerciales, les seules dont nous nous occupons ici, deux articles nous serviront de guides : le portefeuille, c'est-à-dire les escomptes des effets de commerce, et l'encaisse métallique, dans cette encaisse nous ne noterons même que les mouvements de l'or.

Ces deux articles, sans négliger cependant les autres, seront pour nous le meilleur fil conducteur pour déterminer, dans les affaires, le point où l'on est placé, comme un navigateur le fait sur mer.

Les bilans des banques sous les yeux, depuis 1800 en France, en Angleterre, aux États-Unis, nous montrent, pour les escomptes des effets de commerce, et pour l'encaisse or, des *séries de chiffres* marchant dans le même sens, en hausse ou en baisse, chaque année, pendant une durée variable. Ces mouvements s'opèrent avec une telle régularité que quand un des articles s'élève, l'autre s'abaisse, non pas, sans doute, de la même quantité, mais les deux mouvements en sens inverse sont liés, ce qui leur donne une plus grande valeur.

Le portefeuille (escompte d'effets de commerce) s'élève ainsi pendant une série d'années, sept à huit en moyenne, jusqu'à ce que, quand d'un chiffre minimum il a atteint et même dépassé le dernier chiffre maximum noté, dans la crise précédente, arrivé à ce point, on peut déclarer, à une année ou dix-huit mois près, qu'on est à la veille d'une crise. On a traversé une belle période prospère, les affaires sont en pleine activité, non pas toujours dans toutes les branches, mais dans les principales, les cours des changes sont favorables et l'on cote les plus hauts prix, dont il est toujours bon de profiter.

(1) Communication faite à la Société de statistique de Paris dans la séance du 18 mars 1896.

La crise éclate, elle est signalée par des recours, de plus en plus grands, aux banquiers et aux grandes banques sous forme de demandes d'escompte, ces demandes, il est vrai, dans ce moment, ne correspondent pas toutes à des besoins intérieurs; c'est pour liquider des opérations engagées sur tous les points du monde et où, le papier, les billets n'y pouvant pas servir, on veut, ou les banquiers veulent, à l'aide de leur solde créditeur en compte courant, prendre de l'or dans les encaisses des grandes banques, dont le niveau baisse sans cesse.

Ainsi, trois principaux caractères marquent bien la gravité de la situation : le portefeuille a dépassé tous les maxima antérieurs, l'encaisse métallique se rapproche des minima déjà observés dans les crises précédentes, et, enfin, les changes défavorables prouvent que l'or fait prime et qu'il y a avantage à l'exporter.

Pour se défendre, les grandes banques élèvent le taux de l'escompte, seul moyen en présence de la hausse générale des prix de faire aussi payer l'or son prix. Alors, au lieu d'échanger des produits contre des produits, on le fait intervenir dans les échanges pour compenser des opérations commerciales autrement que par la livraison de ces produits, dont les hauts prix empêchent la vente sur les marchés étrangers. On s'efforce de remplacer une circulation de produits par une circulation d'or, dont l'épuisement compromettrait la circulation fiduciaire des grands pays et l'abaisserait au niveau des nations à circulation de papier déprécié.

La hausse de l'escompte détermine immédiatement une baisse des prix des marchandises, et dès qu'elles peuvent intervenir pour la compensation des engagements commerciaux, les demandes d'escompte diminuent, cessent même. La période critique de la crise est donc très courte.

On entre alors dans la période de liquidation caractérisée par la baisse continue du portefeuille, pendant qu'au même moment les espèces métalliques et les lingots refluent dans les encaisses des banques faisant apparaître leur chiffre maximum. Ce retour des espèces ne peut avoir lieu qu'avec un change favorable, alors qu'à la fin de la période prospère elles s'écoulaient avec un change défavorable. Les hauts prix des produits ont disparu et s'il était bon de vendre alors, il est bon maintenant d'acheter dans les bas prix.

Ces signes sont, il semble, assez caractéristiques pour se reconnaître au milieu de l'agitation constante des affaires. Il est vrai que, pour le public, on est toujours dans une période de crise, on n'admet la période prospère que quand elle est déjà passée, en jetant un regard en arrière et en la comparant au temps présent.

Ce sont ces périodes de prospérité, de crise et de liquidation, si évidentes, à la simple inspection d'un tableau des bilans des banques, qu'il serait bon de faire admettre, par les statisticiens d'abord, par le public ensuite. Dans ce but, il fallait réunir un grand nombre de tableaux statistiques pour établir la concordance des mouvements et leur simultanéité. Ainsi groupés, on constate que partout on retrouve la trace du passage de ces terribles accidents qu'on appelle des crises commerciales.

Les tableaux qui vont suivre montreront, dans toutes les manifestations de la vie sociale, le rôle que joue l'activité ou le ralentissement des affaires.

Si l'empreinte du passage des crises est assez visible pour qu'on la retrouve partout, ce sont donc ces dernières qui donnent véritablement la clé de tout le mouvement social, et les périodes dont nous parlions plus haut, à propos des crises commerciales, loin d'être un cas qui leur serait particulier, se retrouveraient dans

tous les autres mouvements que les statisticiens observent avec tant de soin. Nous serions alors en présence de la loi qui les dirige et qui les règle dans les sociétés civilisées, dans les grandes villes, surtout là où l'activité est portée à son plus haut degré.

Puisque les bilans de la Banque de France nous servent de point de départ, il faudrait vérifier si ceux des banques étrangères, en Angleterre et aux États-Unis, nous donnaient les mêmes séries, et, par conséquent, les mêmes périodes ; l'observation, ayant permis de remonter jusqu'en 1800, a prouvé qu'il en a toujours été ainsi.

Appuyé sur une base aussi solide par la durée même du temps sur lequel elle porte dans les trois plus grands pays du monde, auxquels est venue se joindre l'Allemagne dans ces dernières années et la plupart des banques des autres nations, au milieu des accidents les plus divers et les plus graves, on aurait pu se dispenser de chercher ailleurs pour trouver la confirmation d'une loi qui entraîne de pareilles conséquences.

Parmi tous les articles sur lesquels il est bon de fixer l'attention, nous choisirons les plus importants. Il va sans dire que tous ceux qui ont rapport aux opérations des banques marchent d'accord ; il suffira de jeter un coup d'œil sur ces tableaux pour reconnaître l'intérêt qu'ils présentent.

Il en sera ainsi des *clearing houses*, surtout de ceux de Londres et de New-York, où s'étalent un nombre énorme, non pas de millions, mais de milliards ! On notera leur progression pendant les périodes de prospérité et leur diminution pendant les périodes de liquidation.

Le degré de vitesse de la circulation des billets de banque, des espèces et des virements sera bien en rapport avec l'activité des affaires.

Le timbre du papier des effets de commerce donnera la quantité dont on en fait usage chaque année, ce qui indiquera bien l'importance et la rapidité des échanges. Le chiffre des compensations des agents de change de la Bourse de Paris, dans la caisse spéciale qui leur est réservée à la Banque, viendra, avec l'impôt sur les opérations de Bourse de création récente, donner une idée de l'activité ou du ralentissement qui règne sur le marché.

Les émissions de valeurs, la principale source des transactions qui s'opèrent à la Bourse, viendront, à leur tour, prendre place sur les tableaux.

Les variations incessantes des prix que l'on observe principalement sur ce marché, et auxquelles, en dehors, sont soumis tous les autres produits, s'aligneront avec la même régularité, montrant des séries ascendantes pendant les périodes de prospérité, descendantes dans les périodes de liquidation.

Il en sera de même des salaires et des chômages.

En dehors de la Bourse, les droits perçus sur les ventes d'immeubles, au Palais de Justice et à la chambre des notaires, nous donneront la proportion de capital sur lequel elles portent et nous permettront de juger de l'importance de ces transmissions dans les périodes prospères et pendant les liquidations.

Les recettes du timbre et de l'enregistrement, dont toutes les transactions portent l'empreinte, viendront compléter le tableau de la circulation des produits et, par conséquent, de l'activité des échanges.

La production aurait dû précéder les échanges ; nous ne prendrons comme exemples que la houille, le fer et l'acier, et nous donnerons le prix de la houille sur le carreau de la mine et pour la consommation.

Au milieu de tous ces mouvements, quelles seront les variations des prix ? Pour la plupart des produits, nous les verrons s'élever, pendant les périodes prospères, jusqu'au point même de ralentir et d'arrêter les échanges avec l'étranger, ce qui entraîne des exportations d'or, la hausse de l'escompte pour s'opposer à ce drainage, et, par suite, l'explosion de la crise.

Il n'est pas jusqu'aux cours des changes qui ne nous donnent, avec une sensibilité extrême, le sens dans lequel se meuvent les métaux précieux.

Voilà pour ce qui regarde la production et la circulation des produits; la liaison est bien intime, on n'en sera peut-être pas surpris, cela devait être, dira-t-on. Cependant, si, sans rester dans un cercle aussi restreint, nous portons plus loin les regards, qu'allons-nous rencontrer ? Les mêmes oscillations venant, selon le point sur lequel porte l'observation, s'appliquer dans le même ordre, par séries, sur le tableau que nous avons pris comme type, celui des bilans des banques.

Nous avons constaté l'accord qui existe pour la production, mais cette dernière ne peut suivre, ni persister, sans que la consommation marche du même pas.

Pour avoir des chiffres plus précis, au lieu de prendre ceux de la consommation elle-même, ces matières étant soumises à des taxes, nous prendrons l'impôt perçu, suffisant pour indiquer les variations. Il est vrai que, pour les vins et l'alcool, l'abondance ou le déficit des récoltes jouera un certain rôle; cependant, quelque important qu'il soit, il ne masquera pas l'influence des périodes de prospérité et de liquidation.

Les recettes de l'octroi, à Paris, nous montreront, pour l'alimentation surtout, l'élasticité de la consommation.

La consommation du gaz et de la houille joue un assez grand rôle dans une grande ville pour qu'on ne la néglige pas.

Les premiers besoins satisfaits, ce qui frappe, c'est la circulation des personnes, circulation à l'intérieur et à l'extérieur, en omnibus et en chemin de fer.

Enfin, les plaisirs mêmes porteront la trace de la période, les recettes des théâtres nous en donneront le témoignage.

L'épargne, elle aussi, joue un grand rôle, comme les comptes rendus des établissements chargés de la recueillir nous en fournissent la preuve, et cette épargne est non seulement impressionnée par les événements, mais aussi par les mesures que l'on prend pour empêcher qu'à un moment, les demandes de retrait ne soient menaçantes pour le Trésor.

Nous pourrions multiplier les exemples, jeter un coup d'œil sur un plus grand nombre de relevés statistiques, partout et toujours nous trouverions la confirmation des observations qui précèdent; ce qui pourra surprendre néanmoins, c'est que, ces mouvements qui se manifestent avec tant de régularité dans des choses matérielles, consommation, circulation, se rencontrent encore dans des actes où la volonté et la liberté de l'homme se manifestent avec le plus de clarté, n'étant pas sous l'influence directe de la nécessité du moment, nous voulons parler des mouvements de la population : des mariages, des naissances et des décès.

MOUVEMENTS DE LA POPULATION DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES CRISES COMMERCIALES.

On admet, sans doute, que, dans un monde toujours en activité, il soit difficile de passer par des périodes de prospérité et de liquidation sans en ressentir les heu-

reux effets ou la fâcheuse influence ; mais, au milieu de tous ces mouvements, voir ceux des mariages, des naissances sauf les décès, s'appliquer, se mouler, pour ainsi dire, sur les tableaux des grandes oscillations des bilans de la Banque de France, c'est là où commence la surprise et ce que l'on n'admettra pas sans preuves.

Parmi ces mouvements, il y en a deux, les mariages et les naissances, dans lesquels la volonté de l'homme intervient ; il n'en est pas de même pour les décès, car c'est seulement par des précautions ou des soins hygiéniques et médicaux que l'on peut prolonger sa vie, retarder l'heure de sa mort.

Cette différence d'action de l'homme va de suite se faire sentir à la simple inspection des tableaux : autant les mouvements des mariages et des naissances sont réguliers, croissants ou décroissants, pendant une série d'années, selon la période, autant ceux des décès sont irréguliers, passant sans transition d'un chiffre maximum à un chiffre minimum : il y a donc ici un jeu d'influences en dehors des prévisions humaines. Cette différence même dans la marche des mouvements des décès, comparée à la suite et à la régularité de celle des mariages et des naissances, lui donnera une valeur statistique d'autant plus grande.

Sans remonter au delà de 1869, ce qui eût donné de semblables résultats, nous avons éprouvé, depuis cette année, un assez grand nombre et d'accidents et de malheurs pour que la loi, s'il y a une loi, ait été exposée à être faussée. Faut-il rappeler la guerre franco-allemande de 1870, la crise de 1873 et sa liquidation en 1877, la crise de 1882 et sa liquidation en 1887, le krach Baring et non pas sa liquidation en France, puisque c'est en Angleterre qu'il s'est surtout fait sentir, mais le ralentissement complet, pour ainsi dire, des transactions dans le monde entier, par suite de la disparition des acceptations de cette maison Baring, acceptations destinées à faire circuler les effets de commerce sur les marchés de l'Amérique du Sud et de l'Extrême-Orient.

Au milieu et à travers de pareilles perturbations, les crises et les krachs se succédant tour à tour, le mouvement en avant a été suspendu ; il a fallu marquer le pas, reculer même un peu ; mais les relations rompues aussitôt rétablies, les affaires ont repris leur cours, faisant suite au début de la reprise notée et *indiquée* dès 1886 (1).

Mariages.

Suivons donc, pour les mariages, l'influence de tous ces accidents heureux ou malheureux.



TABLEAU A.

(1) Voir *l'Économiste français*, 6 février 1886, 12 février 1887, 9 avril 1887.

A. — Tableau des mouvements de la population en France et à Paris.

ANNÉES.	MARIAGES.				NAISSANCES.				DÉCÈS.				EXCÉDENT DES NAISSANCES SUR LES DÉCÈS.		POPULATION.	
	PARIS.		FRANCE.		LÉGITIMES.		FRANCE.		PARIS.		FRANCE.		FRANCE.		PARIS.	FRANCE.
	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Millions.	Millions.
	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	Mille.	"	"
1869 . . .	18.9	"	303	"	"	"	877	"	"	"	"	"	864	"	84	"
1870 . . .	"	14.6	"	223	"	"	873	"	78.5	"	1.046	"	"	"	103	"
1871 . . .	"	13.9	362	"	27.0	"	767	"	86.7	"	1.371	"	"	"	444	1.8
1872 . . .	31.3	"	352	"	"	"	896	"	41.7	39.6	844	"	+ 172	"	"	36.1
1873 . . .	"	"	"	"	41.4	"	875	"	"	"	"	"	"	+ 101	"	"
1874 . . .	"	"	"	"	"	39.4	"	"	"	"	845	781	+ 172	"	"	"
1875 . . .	"	"	"	"	"	"	"	"	48.5	47.6	"	891	+ 142	"	1.9	36.9
1876 . . .	"	18.0	"	278	"	"	899	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1877 . . .	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1878 . . .	"	"	"	"	"	"	868	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1879 . . .	"	"	"	"	"	"	869	66	57.4	"	868	"	"	61	"	"
1880 . . .	"	"	"	"	"	"	886	"	58.7	"	"	828	+ 108	"	2.2	37.6
1881 . . .	21.4	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1882 . . .	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1883 . . .	"	31.1	289	"	47.2	"	"	"	"	"	868	"	"	78	"	"
1884 . . .	"	20.5	"	"	"	"	"	"	"	54.6	"	"	"	52	"	"
1885 . . .	20.2	"	"	"	"	"	"	"	57.0	"	"	"	"	"	"	"
1886 . . .	20.6	"	"	"	"	"	"	73	"	"	"	"	"	"	2.3	38.2
1887 . . .	20.5	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1888 . . .	31.1	"	"	"	43.4	"	"	"	53.8	"	"	"	"	41	"	"
1889 . . .	31.2	"	289	"	44.3	41.8	766	"	56.0	"	"	"	+ 85	38	"	"
1890 . . .	22.2	"	"	"	"	"	"	71	56.6	"	"	"	"	"	"	"
1891 . . .	22.8	"	285	"	44.1	43.7	"	"	54.4	"	876	"	"	10	2.4	38.3
1892 . . .	23.2	"	289	"	"	"	"	"	57.1	56.4	"	"	"	20	"	"
1893 . . .	23.1	23.1	"	"	43.0	43.9	808	"	51.6	"	"	867	"	"	"	"
1894 . . .	"	22.6	"	286	"	"	778	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1895 . . .	22.8	"	"	"	"	41.4	"	"	54.2	"	"	"	"	"	2.5	"

Mariages à Paris. — En 1869, à Paris, on note 18 900 mariages après la liquidation de la crise de 1864, cause première de celle de 1866, en Angleterre. L'année suivante, la guerre franco-allemande éclate, ils se réduisent déjà à 14 600, et, enfin, en 1871, presque tous les hommes valides sous les armes, on n'en compte plus que 12 900.

Aussitôt la paix signée, en 1872, pour compenser leur diminution dans les années précédentes, ils se relèvent à 21 300, mais, en 1873, une crise éclate sur tous les marchés qui, en dehors de la France et de l'Allemagne, n'ayant pas été touchés par la guerre, avaient prolongé leur période prospère.

A cette crise, comme toujours, succède une liquidation et un ralentissement des affaires auquel la France doit prendre part, quoiqu'elle se soit brusquement et prématurément liquidée, en septembre 1870, au début des hostilités. Nous voyons alors les mariages diminuer chaque année, de 21 300 à 18 000 (1872-1877), jusqu'à la fin de cette liquidation.

Une nouvelle période d'affaires et de prospérité s'ouvre de nouveau et le chiffre des mariages, qui diminuait chaque année d'une quantité variable pendant la période précédente de liquidation, va se relever de même chaque année pendant la période prospère (1877-1882), de 18 000 à 21 400; le chiffre maximum de 1872 est dépassé!

La crise de 1882 vient d'éclater, nous entrons de suite, sans transition, dans la période de liquidation. Avec les faillites, les fermetures d'un certain nombre d'établissements industriels et de beaucoup de magasins, on ne peut songer à entrer en ménage; de là, diminution du nombre des mariages. Chaque année, nous les voyons décroître, et pour qu'on puisse suivre les diminutions successives annuelles, nous avons donné les chiffres sur le tableau. On constatera avec quelle régularité la dépression s'opère chaque année, jusqu'à la fin de 1892.

Tous les accidents qui avaient eu lieu avant 1890, la faillite de Panama, le krach des métaux, n'avaient apporté aucun arrêt à la progression des mariages; le krach Baring, qui éclata à Londres en novembre 1890, passe d'abord inaperçu. On pouvait penser qu'il se ferait sentir l'année suivante, et, cependant, leur accroissement continue en 1891 et 1892: de 20 200 ils s'élèvent à 23 200! C'est en 1893 que l'effet du krach commence à peser sur la place, il persiste en 1894, les abaissant de 23 200 à 22 600, quoique la diminution notée ne dépasse pas 600 mariages. Dès l'année suivante, la reprise se manifeste, l'on en compte 22 800; à 400 près, nous voici revenus au chiffre de 1894, qui, sauf événement grave, sera, sinon dépassé, du moins bien près d'être atteint en 1895.

Rapprochant ce tableau des mouvements des mariages de ceux des bilans des grandes banques qui caractérisent les périodes, on ne pourra que constater leur similitude; les deux relevés statistiques pourraient presque se superposer.

Mariages en France. — Au lieu de prendre Paris seul, prenons la France entière, y compris Paris; les résultats sont identiques de 1869 à 1877, sauf l'importance des chiffres.

Pendant la période prospère, de 1877 à 1882, le mouvement d'accroissement des mariages se manifeste de suite, mais au lieu de s'arrêter en 1882, comme à Paris, il continue jusqu'à la fin de 1884, de 278 000 à 289 000, alors que les funestes effets de la crise se sont déjà fait sentir dans la capitale; puis, c'est au mo-

ment de la reprise des mariages sur ce point, au début de la période prospère, de 1887 à 1890, que le mouvement de dépression, qui n'a commencé qu'en 1885 dans les départements, continue de 289 000 à 269 000 jusqu'en 1890.

De 1886 à 1892, le développement de la richesse par la reprise des affaires ne se manifeste qu'à Paris, on sent le début de la crise agricole dans les départements; néanmoins, comme le krach Baring ne les a touchés qu'indirectement, le nombre des mariages se relève en 1891 et en 1892, mais ils doivent aussi, comme à Paris, lui payer leur tribut, et, en 1894, nous les voyons s'abaisser de 290 000 à 286 000.

Cette régularité des mouvements des mariages et leur coïncidence avec les périodes des crises commerciales ne saurait être fortuite, aussi la retrouvons-nous dans tous les grands pays. Il suffira de jeter les yeux sur le tableau des mariages comparés en France, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Italie.

Mariages à Londres. — Opposant leurs mouvements à ce que nous venons de constater en France, nous voyons, à Londres, les mariages suivre une progression ascendante, non interrompue, de 1869 à 1882, de 30 000 à 35 600. La guerre de 1870, et même la crise de 1873, qui sévit surtout en Autriche et aux États-Unis, ne laissent aucune trace de leur passage. La liquidation seule de la crise de 1882 en abaisse le nombre de 35 600 à 34 200, de 1882 à 1887. La dépression s'est fait sentir plus longtemps qu'en France, une fois faite, le chiffre des mariages se relève aussitôt; en 1891, malgré le krach Baring, qui a éclaté en novembre 1890, ils atteignent, à Londres, le plus haut chiffre noté jusqu'ici, 37 300; il est vrai qu'ils ne tardent pas à être réduits, dès 1894, à 36 900, comme en France, au même moment.

Mariages en Angleterre et au pays de Galles. — L'accroissement des mariages est continu, de 176 000 à 205 000 (1869-1873); ici, la liquidation de la crise, qui passe inaperçue à Londres, se fait sentir: de 205 000, les mariages descendent à 182 000 (1873-1879).

La période prospère qui suit ne les relève qu'à 206 000 en 1883, au lendemain de l'année de la crise, puis, pendant sa liquidation, ils retombent à 196 000 en 1886.

Au début de la reprise des affaires, en 1892, ils s'étaient déjà relevés à 227 000, dix-huit mois après le krach Baring qui ne les avait pas impressionnés jusque-là; mais, en 1893, ils fléchissent de 227 000 à 218 000.

L'année suivante, après toutes les liquidations et tous les krachs par lesquels on venait de passer, la période prospère, interrompue en 1890 par le krach Baring, reprenait son cours, et on relevait 226 000 mariages.

Mariages en Autriche. — On notait 208 000 mariages en 1869, ce chiffre n'avait pas été dépassé dans la période prospère qui a précédé la crise de 1873, il s'était même déjà abaissé et il continue de fléchir jusqu'à 161 000 en 1877 (crise liquidée).

En 1882, à la fin de la période prospère, nous constatons le relèvement du nombre des mariages de 161 000 à 183 000, pour le voir s'abaisser à 175 000 pendant la liquidation, en 1885.

En 1888, avec la reprise des affaires, les mariages se multiplient jusqu'à 185 000, fléchissent un instant, sans qu'on en puisse préciser la cause, à 177 000 l'année suivante, puis, malgré le krach Baring, la progression des mariages continue jusqu'à 193 000 en 1893.

En résumé, depuis la liquidation de la crise de 1882 (175 mariages en 1885), aussitôt la reprise des affaires, nous voyons, sans approcher de 208 000, comme en 1869, reparaitre le chiffre de 185 000 en 1888, ce chiffre fléchir à 177 000 en 1889, et atteindre péniblement 193 000 en 1893.

Si l'accroissement des mariages ne se manifeste pas par de hauts chiffres pendant les périodes prospères, les dépressions sont aussi moins marquées, sauf en 1877, pendant la liquidation de 1873.

Nous ne trouvons pas ici l'élasticité notée en Angleterre, en Allemagne, en Italie, malgré une situation financière meilleure depuis quelques années, puisqu'on veut reprendre les paiements en espèces, et même en or.

Il faut noter, cependant, que la réduction des mariages, moins nombreux en 1893 qu'en 1869 (193 000 contre 208 000), n'entraîne pas une diminution des naissances, car elles sont bien supérieures à celles de cette époque : 923 000 au lieu de 795 000 et, quoique le nombre des décès se soit élevé de 583 000 à 660 000, néanmoins *l'excédent des naissances s'élève à 263 000 au lieu de 212 000*. Rien n'indique mieux une période prospère.

Mariages en Allemagne. — Depuis la constitution de l'empire, en 1873, le nombre des mariages, qui, pendant la première année, s'était élevé à 423 000, diminue ensuite, sans arrêt, jusqu'en 1879, à 335 000, pendant la liquidation de la crise de 1873. C'est ce que nous avons rencontré partout en France, en Angleterre, en Autriche : c'est bien le même mouvement sous l'influence de la même cause.

Cette réaction nécessaire faite, nous allons constater, chaque année, l'accroissement du nombre des mariages, presque sans interruption, jusqu'en 1894.

D'abord, de 335 000 en 1879, puis, nous notons 352 000 en 1883; mais, bien loin de fléchir pendant la liquidation de la crise, comme en France, en Angleterre, en Autriche, l'Allemagne, quoique engagée, elle aussi, supporte la secousse avec toute la vigueur d'une jeune nation, dont l'unité répand partout une nouvelle vie. Les mariages se multiplient donc toujours chaque année jusqu'à 372 000 en 1886, puis il y a une pause, en 1887 ils fléchissent à 370 000, c'est la seule satisfaction qu'ils donnent à la liquidation de la crise de 1882 arrivée à son terme.

La reprise des affaires, en 1888, ouvre une nouvelle période prospère, la progression des mariages reprend son cours et persiste jusqu'en 1891 (399), un an même après le krach Baring. Il lui faut néanmoins laisser une trace du ralentissement des affaires qui se produit partout; en 1892, nous notons un millier de mariages en moins, dépression aussitôt effacée en 1893 et qui amène le chiffre de 408 000 mariages en 1894!

Le chiffre de 1873 n'a pas été, il est vrai, même atteint, quoique la tendance à s'en rapprocher ait toujours été bien marquée. Quelque graves qu'aient été tous les accidents, ils n'ont pu qu'arrêter un instant, en 1879, le développement de la prospérité qui s'est manifestée, en Allemagne, à la suite de la guerre de 1870, à l'aide de l'indemnité des cinq milliards, prospérité qui continue encore aujourd'hui,

et dont nous ne pouvons donner une meilleure preuve que par l'excédent des naissances sur les décès :

De 582 000 par an en 1876	De 676 000 par an en 1891
De 525 000 — en 1881	De 617 000 — en 1893
De 560 000 — en 1890	De 697 000 — en 1894

Excédent qui, de 582 000 en 1876, après les nombreux mariages (423 000) contractés en 1872, la guerre terminée, s'abaisse à 525 000 en 1881, avec les embarras de la fin de la période prospère. Cette fâcheuse impression fut passagère ; même pendant la période de liquidation, l'excédent des naissances se relève de suite : il atteignait déjà 560 000 naissances en plus des décès en 1890, 676 000 en 1891 ; ce n'est qu'en 1893 que cet excédent fléchit à 617 000 pour, en 1894, s'élever à 697 000, soit 115 000 naissances de plus que celui de 1876 !

On ne s'attendait pas à trouver une pareille concordance dans le mouvement des mariages des quatre plus grands pays de l'Europe ; nous aurions pu étendre l'observation, les résultats eussent été les mêmes, ce qui confirme le rôle des périodes et leur succession, comme l'observation des bilans des grandes banques l'avait déjà démontré ; ce serait donc bien le critérium cherché pour se rendre compte de l'état économique des sociétés.

En résumé, de 1869 à 1895, comparant le nombre des mariages dans ces deux années, voici les résultats que nous obtenons :

	Angleterre	Italie	Allemagne
Accroissements . . .	+ 51 000	+ 26 000	+ 15 000
	Autriche	France	
Diminutions	— 15 000	— 13 000	
	Londres	Paris	
Accroissements . . .	+ 7 300	+ 4 300	

Il nous reste à poursuivre cet examen sur les naissances, les décès et les principales manifestations de la vie sociale.

(A suivre.)

Clément JUGLAR.